



Recueil de textes pour accompagner les Morts isolés

« En accompagnant ces morts,
nous agissons aussi pour les
vivants »

Recueil 3. décembre 2012

Je te l'ai dit

Je te l'ai dit pour les nuages
Je te l'ai dit pour l'arbre et pour la mer
Pour chaque vague, pour les oiseaux dans les feuilles
Pour les cailloux et leur bruit
Pour les mains familières
Pour l'œil qui devient visage ou paysage
Et le sommeil qui lui rend le ciel de sa couleur
Pour toute la nuit buée
Pour la grille des routes
Pour la fenêtre ouverte pour un front découvert
Je te l'ai dit pour tes pensées pour tes paroles
Toute caresse toute confiance se survivent

Paul Eluard

Aurai-je la vie de l'âme, et le temps de créer ?
Aurai-je la force d'agir et de donner ?

Viens nuit
Ensevelisseuse aux doigts doux, dormir, noyé,
sur un lit d'algues couleur de mer

Fondre dans la nuit simple ma chair qui pleure.

Jean Amrouche

La loggia vide

Je sais maintenant que je ne possède rien
pas même ce bref or qui est feuilles pourries
Encore moins ces jours volant d'hier à demain
à grands coups d'ailes vers une heureuse patrie

Elle fut avec eux, l'émigrante fanée
la beauté faible, avec ses secrets décevants
vêtue de brume. On l'aura sans doute emmenée
ailleurs, par ces forêts pluvieuses. Comme avant

je me retrouve au seuil d'un hiver irréal
où chante le bouvreuil obstiné, seul appel
qui ne cesse pas, comme le lierre. Mais qui peut dire

quel est son sens ? Je vois ma santé se réduire
pareille à ce feu bref au devant du brouillard
qu'un vent glacial arrive, efface. Il se fait tard.

Philippe Jaccottet

La roue

La roue est la plus belle découverte de l'homme et la seule
il y a le soleil qui tourne
il y a la terre qui tourne
il y a ton visage qui tourne sur l'essieu de ton cou quand
tu pleures
mais vous minutes n'enroulez-vous pas sur la bobine à
vivre
le sang lapé
l'art de souffrir aiguisé comme des moignons d'arbres par
les couteaux de l'hiver
la biche saoule de ne pas boire
qui me pose sur la margelle inattendue ton
visage de goélette démâtée
ton visage
comme un village endormi au fond d'un lac
et qui renaît au jour de l'herbe et de l'année
germe

Aimé Césaire

Je vole, je vole
Je brille, je brille
Je vis
Le ciel est à moi
L'infini est bleu
Bleu et doux et bon et merveilleux !
J'étais sans vie et sans voix
L'âme pleine de Pourquoi
Perdu dans les silences et dans les mots
Quelle est la raison des choses
Des galaxies et des roses ?
On le sait quand on sait
Que tout est beau
Sans espérance et sans joie
Presque rendu au bout de mon temps
Mais, voici que ce sont ouverts
Les grands bras de la lumière
Et voilà que je pars vers l'univers !

Extrait de la chanson du film *Le papillon bleu*

Tina Modotti est morte

Tina Modotti, ma sœur, tu ne dors pas, non, tu ne dors pas :
peut-être ton cœur entend-il éclore la rose
d'hier, la rose nouvelle.

Repose doucement, ma sœur.

La rose nouvelle est à toi, la terre nouvelle est à toi :
tu as mis une nouvelle robe de semences profondes
et ton doux silence s'emplit de racines.

Tu ne dormiras pas en vain, ma sœur.

Pur est ton doux nom, pure est ta fragile vie.
D'abeilles, d'ombre, de feu, de neige, de silence, d'écume,
d'acier, de contour de pollen, a été construit ton inflexible,
ton doux profil.

Le chacal sur le diamant de ton corps endormi
montre encore la plume et l'âme ensanglantée
comme si tu pouvais, ma sœur, te lever,
en souriant sur la boue.

Dans ma patrie je t'emmène pour qu'on ne te touche pas,
dans ma patrie de neige afin que ni l'assassin,
ni le chacal, ni le traître ne touche à ta pureté :
Là tu seras tranquille.

Entends-tu un pas, un pas plein de pas, quelque chose
de grand qui vient de la steppe, du Don, du froid ?
Entends-tu un pas résolu de soldat dans la neige ?
Ma sœur, ce sont tes pas.

Ils passeront un jour devant ta petite tombe
avant que les roses d'hier ne soient détruites,
ceux d'un jour passeront demain,
où brûle ton silence

Un monde est en marche vers le feu où tu allais, ma sœur.
Les chants de ta bouche avancement chaque jour
dans la bouche du peuple glorieux que tu aimais.
Ton cœur était courageux.

Dans les vieilles cuisines de ta patrie, sur les routes
poussiéreuses, quelque chose se dit et arrive,
quelque chose revient dans la flamme de ton peuple doré,
quelque chose s'éveille et chante.

Ce sont les tiens, ma sœur : ceux qui aujourd'hui disent ton nom,
ceux qui de toutes parts, de l'eau et de la terre,
taisent et disent avec ton nom d'autres noms.
Car le feu ne meurt pas.

Pablo Neruda

L'évadé

Il a dévalé la colline
Ses pieds faisaient rouler des pierres
Là-haut, entre les quatre murs
La sirène chantait sans joie

Il respirait l'odeur des arbres
De tout son corps comme une forge
La lumière l'accompagnait
Et lui faisait danser son ombre.

Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il sautait à travers les herbes
Il a cueilli deux feuilles jaunes
Gorgées de sève et de soleil

Les canons d'acier bleu crachaient
De courtes flammes de feu sec
Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il est arrivé près de l'eau

Il y a plongé son visage
Il riait de joie, il a bu
Pourvu qu'ils me laissent le temps
Il s'est relevé pour sauter

Pourvu qu'ils me laissent le temps
Une abeille de cuivre chaud
L'a foudroyé sur l'autre rive
Le sang et l'eau se sont mêlés

Il avait eu le temps de voir
Le temps de boire à ce ruisseau
Le temps de porter à sa bouche
Deux feuilles gorgées de soleil

Le temps de rire aux assassins
Le temps d'atteindre l'autre rive
Le temps de courir vers la femme

Il avait eu le temps de vivre

Boris Vian